

vie solitaire de l'orpheline. Elle attendait avec un intérêt toujours croissant les jours qui devaient lui apporter les lettres au timbre lilas. Elle n'avait pas tardé à le deviner : leur auteur n'était pas heureux, bien qu'il parlât rarement de lui et n'eût jamais fait la moindre allusion à sa situation personnelle.

Parlez-moi autant que vous voudrez de vos vaches, de vos poules et de votre jardin,—avait-il écrit plus d'une fois ;—pour un homme isolé comme moi, vos lettres sont toutes intéressantes.

Dans une autre lettre, il disait :

Comme j'envie votre travail ! Quand j'étais jeune et fou, le rêve de ma vie eût été de gagner mon pain moi-même. Je suis vieux et raisonnable à présent, et pourtant de vagues réminiscences de ce rêve me hantent encore parfois. Il n'est pas dit que dans ma vieillesse je ne m'y donnerai pas à la culture des pommes de terre.

“ Pauvre vieillard, — avait pensé Ulrique à cette lecture,—comme il semble blasé ! Il doit avoir la goutte, et j'ai entendu dire que cette maladie des riches nuit beaucoup à la jouissance de la vie. S'il souffre tant de son isolement, pourquoi ne s'est-il pas marié ? Les vieux garçons sont si enclins à devenir moroses.”

Comme Sir Gilbert était le cousin de son père, elle était naturellement portée à se le représenter, un peu, tel qu'était le comte Eldringen en ses dernières années.

Mais revenons à notre jeune fermière.

“ Oui, cette année a été heureuse,” se disait-elle en arrosant son jardin un soir d'août, où nous la trouvons comme toujours à l'ouvrage. Les longues plates-bandes de fleurs restaient immobiles, car il n'y avait pas un souffle d'air ; çà et là seulement une reine-marguerite ou un œillet qu'une abeille venait de quitter tremblait un moment sur sa tige.

C'était un grand jour pour Ulrique : le matin même elle avait envoyé ses premiers cents florins péniblement gagnés aux plus pressants des créanciers de son père. C'était son premier triomphe sur le destin, triomphe complet, car son regard pouvait contempler les arbres courbés sous le poids des fruits des coqs et des poules picorant en caquetant, et bientôt la procession de dix vaches revenant du pâturage sous la conduite de Barbel, la servante. Elle les connaissait toutes par leurs noms, comme des amis, ces belles bêtes : il y avait *Roschen*, la truîtée, la luisante *Blümchen*, tachetée de brun et de blanc crèmeux, comme un marron d'Inde à moitié mûr, *Atlas*, à la peau de satin ; puis les autres, diversement rayées et tigrées, et en dernier, *Edelweiss*, blanche comme neige, l'orgueil de l'étable. Ulrique les connaissait et les aimait. Elles rentraient les pieds lourds et la tête basse, car la journée avait été plus suffocante encore que les précédentes. Ce soir-là, la pluie depuis longtemps désirée paraissait proche. Il y avait une teinte de plomb dans le ciel du côté du couchant et un calme de mauvais augure régnait dans l'air.

A ce moment, le Père Sepp s'approcha de la jeune fille.

—Le temps va changer,—dit-il.

—Je l'espère ; l'herbe est toute brûlée par le manque d'eau.

—J'ai peur que nous n'en ayons plus que nous n'en voudrions. Je n'aime pas ces nuages-là, il y a de la glace

dedans aussi bien que de l'eau. Je n'en ai pas vu de cette couleur depuis “ 69 ”

“ 69 ” était l'année dont la date était inscrite sur la petite tablette encastrée dans le mur de la Maison de la Vierge, et qu'Ulrique avait remarquée la première fois qu'elle était passée par là. Mais elle ne s'en souvint pas, alors : ces nuages noirs amoncelés à l'ouest ne signifiaient pour elle que la pluie tant désirée.

Pouvait-elle savoir qu'ils allaient changer sa destinée ?

VIII

DIX MINUTES D'ORAGE

Il était un peu plus de minuit lorsque Ulrique fut réveillée par un violent coup de tonnerre. Elle sauta de son lit et se dirigea en tâtonnant vers la fenêtre. Le ciel était encore à moitié libre de nuages, il ne pleuvait pas, pas un souffle n'agitait les feuilles. Là bas, au presbytère, il y avait une lumière qui changeait de place... Pourquoi le Père Sepp n'était-il pas couché ?.... C'est au milieu d'un silence absolu qu'elle entendit beugler longuement une des vaches dans l'étable.

Rassurée, elle allait quitter la fenêtre, quand elle s'arrêta pour écouter : un sourd grondement indéfinissable, lointain d'abord, se rapprochait avec une rapidité vertigineuse. C'était le vent qui, passant par-dessus les montagnes, arrivait en mugissant dans la rue du village, et, l'instant d'après, atteignait la Maison de la Vierge. Les arbres du verger, comme saisis dans une main géante, furent, d'un seul coup, ébranlés jusqu'aux racines. La vitre contre laquelle Ulrique appuyait le front, fut soudain obscurcie.

“ La pluie enfin !... ” dit la jeune fille.

Jetant en toute hâte un châle sur ses épaules, elle quitta sa chambre pour aller vérifier la fermeture des autres fenêtres de la maison. Elle n'avait pas fait deux pas qu'elle s'arrêta, prise de stupeur. Sur le toit, entre les murs, partout, c'était un fracas épouvantable, terrifiant : au milieu des coups de tonnerre incessants, des craquements des arbres brisés, c'était, avec le vent furieux, une grêle formidable, comme si une légion de démons hurlants et armés de pierres se fût lancée à l'assaut de la maison. Cela dura dix mortelles minutes. Tumulte infernal auquel s'ajoutaient le fracas des carreaux cassés et le battement des portes enfoncées par la tourmente.

Tandis qu'Ulrique s'était hâtée de traverser l'enfilade de pièces vides, la lumière avait été éteinte dans sa main et son châle arraché de ses épaules. Des éclairs bleuâtres lui firent voir, au dehors, des arbres se courbant sous la tempête ; des grêlons gros comme des noix pleuvaient à l'intérieur par les fenêtres brisées et roulaient sur les planchers.

Dans la dernière chambre, Barbel était à genoux près d'un cierge bénit qui avait déjà servi dans plus d'un orage, mais jamais dans un ouragan aussi terrible. Pâle, effarée, la malheureuse fille croyait à la fin du monde.

(A suivre)